

Des façons de nommer 'les jeunes' dans la presse quotidienne nationale

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. Des façons de nommer 'les jeunes' dans la presse quotidienne nationale. Adolescence, GREUPP, 2009, Langages (sous la direction de Jean-Pierre Goudailler et Philippe Gutton), Tome 27 (n°4), pp.907-919. <www.leqpritdutemps.com>. <hal-01504093>

HAL Id: hal-01504093

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01504093>

Submitted on 8 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Des façons de nommer ‘les jeunes’ dans la presse quotidienne nationale », dans la revue *Adolescence*, revue trimestrielle de psychanalyse, psychopathologie et sciences humaines, tome 27, n° 70, « Langages ». 2009, p. 907-919.

[Version quasi-définitive]

DES FAÇONS DE NOMMER « LES JEUNES » DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE
NATIONALE

SOPHIE MOIRAND

Afin d'étudier le rôle du langage dans « la construction de la réalité sociale »¹, on a comparé les différentes façons de désigner dans la presse quotidienne nationale les acteurs principaux de deux événements récents : la crise des banlieues de l'automne 2005 et la crise du Contrat Première Embauche (CPE) de l'hiver 2006. Parmi les catégories d'observables envisagés², c'est « la façon de nommer » ‘les jeunes’ que l'on prend ici comme invariant de la comparaison, et que l'on élargira à d'autres événements.

Prendre comme objet d'études ce que j'ai appelé des « moments discursifs » (et non pas un quotidien particulier ou un genre discursif précis) permet d'éviter de centrer l'analyse sur l'idiolecte d'un auteur ou d'un locuteur, voire le sociolecte d'une communauté langagière précise. On repère alors la totalité des désignations qui se répartissent à la une et dans les pages intérieures, les doubles pages, voire davantage, consacrées à un même événement, et cela dans les différents numéros qui paraissent au fil du temps de l'événement. Ainsi les rubriques l'Événement (dans *Libération*) et le Fait du jour (dans *le Parisien*), qui reprennent en pages intérieures le fait signalé à la une, sont de bons exemples de ce que Grosse et Seibold³ ont appelé une hyperstructure, qui rassemble sur une double page différents genres de la presse. On relève ainsi les différentes façons de désigner les acteurs de ces événements (nominations, désignations, caractérisations), qu'il s'agisse de propos tenus par des reporters, par les auteurs de

¹ Searle, 1995.

² Moirand, 2007.

³ Grosse, Seibold, 1996.

légendes, de titres ou de commentaires, ou bien de paroles rapportées ou empruntées aux différents mondes sociaux, y compris celui des acteurs eux-mêmes, convoqués par la presse quotidienne nationale : *la Croix, le Figaro, l'Humanité, Libération, le Monde, le Parisien / Aujourd'hui en France*. Car, au fil de l'événement tel qu'il est traité par les médias, ce sont les formes de ces désignations qui restent dans les mémoires collectives, et sont reprises lors d'événements ultérieurs, alors que sont très vite oubliés les énonciateurs à l'origine de ces différentes façons de nommer les acteurs de ces événements.

On listera d'abord à titre d'exemple les désignations rencontrées au fil de deux doubles pages représentatives de la crise des banlieues (2005) et de la crise des universités (2006). On dégagera ensuite les paradigmes que l'on a pu mettre au jour à partir d'un corpus de la presse quotidienne nationale constitué de ces deux moments discursifs, ce qui permet de re-visiter l'enjeu pragmatique de l'acte de nommer et de s'interroger sur les représentations discursives véhiculées par les mots ainsi diffusés. On vérifiera ces premières conclusions au vu d'un corpus exploratoire récent, lors d'un événement ayant le même invariant (des jeunes), mais « extérieur » à la France.

1. Les jeunes, tels qu'on les désigne, dans l'aire d'une double page

- Le samedi 5 novembre 2005, *le Parisien* titre à la une ⁴:

Qui sont les émeutiers

Ce titre, placé en haut d'une photo qui « montre » un groupe de jeunes dont certains sont encagoulés, est accompagné d'une présentation des p. 2 à 5, dans laquelle on relève déjà d'autres désignations :

des groupes de jeunes

les auteurs de ces violences : ils ont entre 14 et 25 ans [...]

Dans les pages 2 et 3 surmontées d'un titre commun à cette double page (ou hyperstructure)

Le vrai visage des émeutiers de l'Ile de France

⁴ Dans cette série d'exemples, c'est nous qui soulignons en italiques. Les guillemets figurant dans les exemples sont ceux de l'original.

on relève, au fil des différents articles, différentes façons de nommer les acteurs des faits qui se sont produits depuis la mort de deux jeunes adolescents, poursuivis par la police, dont certaines surgissent dans des segments très courts de discours rapporté :

– p. 2, dans l'article principal (article d'information) :

les centaines de jeunes [...] crient leur colère [...] « Ce que font les jeunes est condamnable, mais nous pouvons comprendre les raisons de leur colère » [...] ces jeunes casseurs, âgés de 14 à 25 ans [...] le Premier ministre a reçu hier une quinzaine de jeunes de quartiers sensibles

– p. 2, dans le dessin de presse (Ranson) représentant un commissariat de police :

« on va devoir garder *le mineur* que vous avez arrêté : son père ne peut pas venir le chercher, on a brûlé sa voiture»

– p. 2, dans une interview du vice-président du club de football du Blanc-Mesnil :

« Ce sont *nos propres mômes...* » [titre]

[...] *les jeunes des banlieues* se sont rendu compte que la France black-blanc-beur de la Coupe du monde 1998 était une illusion [...] La fracture entre les Français et *les mômes issus de l'immigration* se creuse [...] Sarkozy les défie sur le petit écran en les traitant tous de *racaille* [...]

– p. 3, Reportages en banlieue :

« On n'a rien à perdre » *Des jeunes émeutiers* de Sevran [titre]

« ils sont une dizaine de *jeunes* d'une vingtaine d'années [...] ils se disent pour la plupart chômeurs [...] « *Révoltés* » contre une société dont ils se sentent exclus [...] *Les jeunes avides d'en découdre* expliquent [...]

« Vies en vrac » à la Cité des Tilleuls [titre]

Rachid et ses compères ont une « tchatche » incroyable [...] « Il n'existe pas de *brûleurs de voitures heureux* » [...] « *Etre casseur* n'est pas vraiment une profession. Celui qui met le feu à une voiture est d'abord *une victime* », renchérit Willy [...] « *A force d'être traité de racaille*, on le devient et on le montre [...] Sarkozy a fabriqué *des incendiaires*. Il crée des emplois à sa façon », plaisante Rachid.

« La seule façon de faire parler de nous », Draman, 17 ans [titre]

[...] « *Ce garçon de 17 ans originaire du Mali* a été particulièrement actif [...]

– p. 3, Légende d'une photo avec deux « jeunes » à côté de voitures brûlées

« *À en croire des jeunes*, seules les voitures abandonnées sont brûlées. »

– p. 3, Reportage au Tribunal

« Neuf mois avec sursis pour *Mickaël, 18 ans* » [titre]

[...] En fond sonore, *Mickaël et ses copains* commentent. « On tire ! On crame ! » lâchent les voix parmi lesquelles il y a bien celle de *ce gamin aux prunelles sombres* [...] parmi *les dizaines de jeunes interpellés...*, *Mickaël* avait pourtant presque tout pour n'être pas du lot.

Les désignations sont ainsi diffusées à travers les paroles des différents mondes sociaux convoqués par les médias (la police, une adjointe au maire, un animateur, etc.), et les jeunes eux-mêmes, en tout cas dans les propos tenus oralement qu'on leur prête (entre guillemets). Or ces dires ainsi diffusés ne paraissent pas refléter le parler représentatif de cette communauté langagière particulière (pas plus d'ailleurs que celui des autres communautés convoquées), comme on a pu le constater maintes fois dans le corpus étendu analysé. C'est ainsi qu'on a pu montrer⁵ que ce n'est pas le parler des jeunes que l'on s'attache à représenter mais plutôt une représentation de leurs comportements, y compris dans les verbes introducteurs de « leurs dires » (*s'emportent-ils, dégainent-ils, ironise-t-il, relativise-t-il, grimace-t-il...*)⁶. Les paroles entre guillemets ne cherchent pas ici à refléter la réalité de ce qui a été dit, d'où sans doute l'effacement des particularités sociolinguistiques (les quelques mots considérés comme spécifiques du parler des banlieues que l'on rencontre sont depuis longtemps banalisés : *keuf, avoir la rage ou la haine, cramer une voiture...*), mais à donner un effet d'authenticité, en participant à la représentation des acteurs qui « se montrent » à travers les désignations qu'ils entendent d'eux-mêmes et qu'ils reprennent : *brûleur de voiture, casseur, racaille*.

⁵ Moirand, 2009.

⁶ Béatrice Turpin parle d'une « *mise à l'écart de la parole des jeunes* » dans le corpus de presse qu'elle a étudié. Cf. Turpin, 2008, pp.49-50. Nous avons plutôt mis au jour des formes particulières de représentation qui découlent autant de l'encadrement des paroles rapportées que de ce qui est rapporté entre guillemets.

• Le lundi 13 mars 2006, *Libération* consacre plusieurs pages aux étudiants qui manifestent (parfois violemment) contre le contrat première embauche (CPE) proposé par le Premier ministre.

Villepin se barricade,

Tel est le titre de la une qui surmonte une photo montrant des forces de police devant la Sorbonne, occupée le vendredi précédent et évacuée la veille.

Dans les pages 3, 4 et 5, on relève différentes désignations qui surgissent dans les propos des journalistes comme dans les segments cités ou rapportés des différents mondes sociaux convoqués, y compris ceux des acteurs principaux de ces événements.

– p. 3, dans un article relatant, entre autres, les propos du gouvernement :

[...] « *beaucoup de jeunes en Europe seraient contents d'avoir* » un CPE, a assuré Villepin hier soir [...] Quant aux mouvements de grève dans les universités, le ministère de l'Éducation est persuadé qu'ils sont « *organisés par les anarchistes et les trotskistes* »

– p. 3, dans une interview du secrétaire général de Force ouvrière (syndicat de salariés) :

[...] Nous sommes toujours prêts à négocier sur *l'emploi des jeunes* et la précarité [...] *les jeunes* sont de plus en plus nombreux à demander le retrait du CPE [...] *la mobilisation des jeunes et des salariés* [...]

– p. 3, dans une interview du porte-parole de la fédération SUD Etudiant :

[...] Villepin assimile *le mouvement étudiant à une jeunesse favorisée*, qu'il oppose *aux jeunes des quartiers en difficulté* [...] Notre mouvement s'étend *aux jeunes peu diplômés*, aux chômeurs, aux précaires, tous unis contre cette casse sociale [...]

– p. 4, dans un article sur Poitiers, capitale de la mobilisation étudiante :

[...] la quatrième coordination des *étudiants mobilisés contre le CPE* [...] *les Normaliens* sont fiers d'avoir réussi à « *bloquer* » l'ancien ministre Luc Ferry école [...] des manifestations jeudi avec *les lycéens*, qui peinent à s'organiser [...]

– p. 4-5, dans un article sur La Sorbonne, épice de la crispation :

[...] *les 300 étudiants-occupants* des locaux de la Sorbonne pensent déjà à la suite [...] un nouvel affrontement a eu lieu entre *les militants anti-CPE* et les CRS [...] *les manifestants* s'attendent à

voir leurs troupes se renforcer [...] Le rectorat ne fait pas dans la nuance : l'œuvre serait celle de « casseurs, de voyous, d'anarcho-syndicalistes qui veulent la révolution mondiale » [...] Une façon de suggérer que l'occupation récente n'était pas le fait de « vrais » étudiants [...] Il [le ministre de l'Éducation] avait lancé un appel aux étudiants non-grévistes, pour « convaincre les casseurs de cesser cette agitation complètement stérile » [...]

– p. 5, dans un article intitulé La fronde de trois doyens d'université :

Rémy Pech fait savoir haut et fort sa solidarité avec ses étudiants [...] « [...] La majorité des étudiants, personnels administratifs et enseignants de mon établissement est contre le CPE ». Et, précise-t-il [Olivier Audéoud], « la tension est extrêmement vive entre étudiants pro et antiblocages »

On voit se dessiner à travers ces deux seuls numéros des paradigmes de désignations des acteurs de ces deux événements, même s'il s'agit dans les deux cas de 'jeunes', c'est-à-dire, pour *le Petit Robert* : « peu avancé en âge ». On voit également le choix qui est fait (consciemment ou non) par le locuteur. Car nommer « ce n'est pas seulement se situer à l'égard de l'objet, c'est aussi prendre position à l'égard d'autres dénominations, à travers lesquelles des locuteurs prennent également position »⁷. Nommer, c'est user de mots qu'on a emmagasinés en mémoire, mots qui ont une histoire et qui charrient avec eux les sens qu'ils ont déjà rencontrés dans les discours et les situations qu'ils ont traversés, les communautés discursives qu'ils ont croisées et les locuteurs qui les ont utilisés. Ce que l'étude des corpus étendus analysés n'a fait que confirmer.

2. Des désignations communes et des désignations différentes

À l'origine des deux événements, il y a d'abord des faits, des actes. En parler dans les médias, c'est choisir des mots pour nommer, désigner, qualifier, caractériser ces actes et leurs acteurs. Or on ne dispose pas d'un stock lexical de dénominations stabilisées. On use alors des désignations qu'on a déjà rencontrées à propos d'autres événements, qui ont eu lieu avant, et parfois ailleurs.

⁷ Siblot, 1997, p. 55.

C'est ainsi que, lors de ce qu'on a appelé plus tard « la crise des banlieues », on a entendu des médias parler de « guérilla urbaine » ou de « guerre civile », voire d'« une situation comparable à la Tchétchénie » (un journaliste de CNN), et que Mai 68, événement qui fait partie de la mémoire collective, a été évoqué dans un titre *Un petit mai-68 des banlieues* avant d'être régulièrement convoqué lors des manifestations étudiantes, quelques mois plus tard, (*Un nouveau printemps social / Le printemps de la Sorbonne / le spectre de mai 68*) y compris dans la façon de désigner les acteurs par certains des locuteurs convoqués (*anarcho-syndicalistes, trotskystes...*) et dans la diffusion à la télévision de séquences enregistrées en mai 1968.

On peut ainsi dégager différents paradigmes de désignation des acteurs principaux de ces événements, qui sont au fil du temps et des locuteurs convoqués, re-catégorisés dans des classes d'acteurs différentes : car si le trait sémantique 'jeune' (qui est un état, même s'il est temporaire) est relativement stabilisé dans les deux cas, il disparaît au fil du temps derrière d'autres catégorisations, en particulier, celles du « faire » (*incendiaire, casseur, manifestant, bloqueur...*).

2.1. Les désignations des jeunes lors de la crise des banlieues

Au départ, il y a eu des faits : *deux jeunes*, poursuivis par la police, sont morts électrocutés. Ce sont *des mineurs, des adolescents, des jeunes gens, deux jeunes électrocutés*. Une marche silencieuse a suivi. Puis *des jeunes* ont brûlé des poubelles, incendié des voitures, caillassé la police. Ce sont devenus des *casseurs*.

Quatre paradigmes de désignations (soit « *des listes de syntagmes (en général nominaux, parfois verbaux) fonctionnant en coréférence avec un vocable initial* »⁸) ont pu être mis au jour au fil du traitement des faits par les médias.

Un premier paradigme a pour trait 'la jeunesse', y compris lorsqu'il s'agit d'affrontements ou de « violences urbaines » (terme officiel de la police) :

⁸ Mortureux, 1993, p. 124.

des jeunes incendient des voitures / une quarantaine de jeunes / certains de très jeune âge /
affrontements de groupes de jeunes avec la police / plusieurs centaines de jeunes / heurts entre
jeunes et policiers / des jeunes des cités.

Un deuxième paradigme, que l'on rencontre essentiellement dans des paroles rapportées, parfois dans des textes de commentaires, des entretiens ou des lettres de lecteurs, ajoute au trait 'jeune' une nuance affective, dans la façon de désigner les jeunes qui réagissent à la mort de deux d'entre eux ou qui manifestent leur malaise envers la société :

les gamins qui brûlent nos voitures / ces enfants qui lancent des pierres / « les mômes qui sont dans la rue, ce sont nos propres mômes » / « de vrais jeunes qu'il faut aider ». »

Un troisième paradigme associe au trait 'jeune' des traits qui relèvent du 'faire' (casser, incendier...) ou bien un trait qui relève de 'l'être', un 'être' davantage « permanent » que le trait 'jeune' :

Ces jeunes casseurs âgés de 14 à 25 ans / des jeunes émeutiers de Sevran / « de petits voyous de la cité » / « quand on casse, on n'est pas "un jeune" mais un "voyou" » / « ils font trop d'amalgame sur les jeunes = voyous » / l'amalgame qui fait de tout jeune de banlieue : « un voyou », une « racaille », « un sauvageon ».

Dans un quatrième paradigme, le trait 'jeune' disparaît. Seuls restent des traits qui renvoient à du 'faire', ou bien à un 'être' qui semble davantage relever du permanent (voyou, racaille), et le 'groupe' (qui devient « la bande ») est davantage présent :

les émeutiers / les incendiaires de voitures / les casseurs encagoulés / les assaillants / les fauteurs de troubles / les auteurs de violences / les insurgés d'aujourd'hui / la mise hors d'état de nuire de « la racaille » / les groupes d'émeutiers / « un ennemi très mobile » / « nous avons affaire à des bandes organisées ».

Ainsi les façons de désigner les acteurs de ces événements sont le résultat de catégorisations opérées par les journalistes ou les personnes conduites à s'exprimer. Or ces catégories sont construites à partir des perceptions que l'on a de la réalité (souvent déjà filtrée par le traitement

médiatique antérieur de l'événement ou d'événements antérieurs) mais elles sont également informées et cadrées par des discours et des dires antérieurs, que l'on a gardés en mémoire.

2.2. Les désignations des jeunes lors de la crise du CPE

On trouve bien entendu le trait sémantique 'jeune'. Mais à la différence des précédents, ces jeunes semblent avoir un statut, étudiant ou lycéen et, à la différence des mouvements des banlieues, la raison des protestations est ici toujours mise en avant, par exemple dans l'usage qui est fait des préfixes (notamment *anti-*, *contre-*, *pro-*, *non-*), y compris pour montrer les affrontements entre deux ensembles d'étudiants (*les pro- et anti-blocages*, *les pro- et anti-CPE*). Un premier paradigme, s'il a également pour trait implicite 'la jeunesse', insiste d'une part sur le statut d'étudiant ou de lycéen des jeunes qui manifestent, ainsi que, différence majeure avec l'autre événement, sur le soutien de plus en plus grand des parents et des salariés (ce qu'on repère à travers l'étude des co-occurents de l'invariant 'jeune' et ses autres désignations) :

étudiants et lycéens menaient la marche / au cœur du défilé avec les étudiants et leurs parents / les lycéens [...] précédant les salariés du public et du privé / les étudiants en lutte / les étudiants en grève / la quasi-totalité des grévistes a sortit sa carte d'étudiant / plusieurs centaines d'étudiants.

Un deuxième paradigme s'attache à opposer deux groupes de jeunes, les pro-et les anti-CPE ou les pro- et les anti-blocages :

les anti-CPE défilent / la surenchère des anti-CPE / les manifestants / les grévistes / les porteurs de banderole / le noyau dur des anti-CPE / des grévistes déterminés / les bloqueurs / des non-grévistes excédés / ceux qui veulent travailler. / tensions entre grévistes et non-grévistes.

Un troisième paradigme, recueilli majoritairement dans des paroles rapportées, des éditoriaux ou des textes de commentaire, tend à assimiler certains acteurs à *des casseurs* et même parfois à *des voyous*, mais à la différence des jeunes des banlieues, ces voyous-là sont ici catégorisés au travers d'appellations traditionnellement utilisées, depuis mai 68, pour désigner les mouvements d'extrême gauche, censés manipuler les mouvements étudiants :

« des hordes d’intermittents du spectacle, de sans-papiers et d’étudiants radicaux » / « tout a dégénéré à cause d’une horde de sauvages » / les radicaux trotskystes et autres anarchistes poussent les feux » / « des casseurs, des voyous, des anarcho-syndicalistes » / des vandales / des militants radicaux.

On voit ainsi comment se sont construites deux représentations différentes de ‘celui qui casse’ : les casseurs de banlieue sont de « la racaille », les casseurs des universités sont des « trotskistes » (ce que les étudiants qui manifestaient semblaient pour la plupart découvrir... près de quarante ans après mai 68). Ces représentations véhiculées par les mots qui nomment étaient d’autre part renforcées par les images diffusées par la télévision et les photos des journaux : images « fascinantes » de voitures qui brûlent le soir en banlieue, images de mai 1968 que l’on passait et repassait à la télévision car davantage spectaculaires que les immenses défilés auxquels se mêlaient des enseignants, des salariés, des parents, et même des grands parents.

Nommer, c’est désigner un acteur (ou un objet ou un événement) par une de ses facettes ou un ensemble de traits intrinsèques (jeunes) ou extrinsèques (incendiaire, bloqueur), ce qui participe à la construction des représentations, représentations discursives qui se construisent au fil du temps au travers des mots que l’on a retenus de discours antérieurs, et qui changent ainsi de communauté langagière et de locuteur au fil des événements.

Mais en changeant de moment discursif, d’époque et de locuteur, il arrive aussi que les mots changent de sens. Il en est ainsi de ‘racaille’, repris par le ministre de l’Intérieur le 25 octobre 2005 lors d’un discours en banlieue (« *on va vous débarrasser de cette racaille* »), ignorant ou oubliant alors son trajet discursif : mot « *vieilli* », dit le dictionnaire et qui désignait la « *couche la plus basse de la société, considérée comme la plus méprisable* », il a été « revitalisé » par les chanteurs de rap et le parler des banlieues, prenant même entre jeunes une nuance affective (« t’es une vraie caillera, toi ! », ai-je entendu dans un bus entre lycéennes qui s’apostrophaient gentiment). Or, employé par un ministre de l’Intérieur dans un contexte particulier, il ne pouvait que reprendre son sens d’origine, celui du dictionnaire, et c’est en tous cas ainsi qu’il a été

compris, puis repris par d'autres énonciateurs, jusqu'à revenir tel un boomerang au ministre qui avait contribué à le diffuser :

« A force d'être traité de racaille, on le montre et on le devient. » [*le Parisien*, 05/11/05]

« Le socialiste Vincent Peillon concentre tout de même le tir sur le ministre de l'Intérieur qu'il qualifie de "racaille". » [*le Parisien*, 10/11/05]

Nommer, désigner, ce n'est pas seulement représenter le monde. C'est aussi communiquer, prendre position et donner son point de vue sur l'objet, ici l'acteur dont on parle. Mais c'est aussi représenter pour l'autre, pour ceux auxquels on s'adresse, en faisant appel à leur mémoire, mémoire interdiscursive⁹ et/ou mémoire collective (au sens de Halbwachs¹⁰), ce que confirmera un troisième événement, évoqué ici à titre de vérification des observations et de conclusion.

Un sondage dans la presse quotidienne nationale française de décembre 2008 (*La Croix*, *L'Humanité*, *Libération*, *le Monde*, *le Parisien*) sur les mouvements des jeunes Grecs à Athènes a mis en lumière à la fois :

– L'utilisation de désignations identiques à celles que l'on avait gardées en mémoire des deux événements « français » :

manifestations d'étudiants et de lycéens / les casseurs ont déferlé sur la ville / les étudiants occupaient toujours les universités / foyer des activistes et des anarchistes / la rage des jeunes / ces jeunes, parfois très jeunes, descendus par milliers dans les rues / « on peut être à la fois lycéen, collégien, tout à fait sérieux et...casseur » / les « koukoulofori » – les cagoulés.

– Des appels à la mémoire collective des Français, et en particulier aux événements de 2005 et 2006 dont les acteurs étaient également des « jeunes » :

Des jeunes qui attaquent des fourgons de police, qui brûlent des voitures, qui détruisent des magasins, que le pouvoir traite d'« anarchistes »... Ça ne vous dit rien ? Ce qui se passe en Grèce tient de la révolte étudiante anti-CPE que nous avons connue, de la réaction à une bavure policière

⁹ Moirand, 2007b.

¹⁰ Halbwachs, 1950.

que nous avons connue, aussi, et de divers débordements face auxquels les pouvoirs publics choisissent l'anathème plutôt que la compréhension. [*Libération*, 10/12./2008, éditorial]

– des désignations qui tiennent compte de la spécificité du contexte grec tout en usant de mots culturellement français (*smicards*) ainsi que des appels aux mémoires collectives respectives, mémoire « française » ou mémoire « grecque », et qui empruntent aux discours des médias grecs ou des locuteurs grecs convoqués, lorsque le traitement de l'événement bascule dans la recherche des raisons :

la génération des 700 euros / des « smicards », des jeunes cadres, des militants d'extrême gauche, et d'autres pas engagés. Ce sont leurs tenues d'émeutiers – vêtements sombres, bonnets, converses – qui estompent les lignes. » /

des jeunes Grecs parlent de « guerre civile » / leur leitmotiv, c'est la haine des « *flics, porcs, assassins* », équivalent local de « *CRS, SS* » /

c'est de là, en 1974, qu'est partie la révolte étudiante qui a précipité la chute du régime des colonels, la dictature militaire qui a été à la tête de la Grèce de 1967 à 1974 /

Les origines de ces retrouvailles seraient à chercher dans les violentes manifestations qui ont eu lieu en 2006, pendant plusieurs mois, contre un projet de privatisation du système éducatif /

la révolte étudiante de 1974 a aussi un poids « *considérable* » dans les événements d'aujourd'hui, selon M. Dimous. »

Ainsi les mots qui voyagent d'une époque à une autre, d'un événement à un autre, d'une communauté langagière à une autre, d'un locuteur à un autre, d'une langue et d'une culture à une autre langue et une autre culture transportent avec eux les sens qu'ils emportent au cours de leurs trajets. On retrouve ici la théorie du Cercle de Bakhtine, à savoir que les mots sont « habités », qu'ils transportent avec eux les sens qu'ils ont acquis dans les situations qu'ils ont traversées et où on les a rencontrés. Mais la texture énonciative particulière de certains genres discursifs dans la presse (ce que j'ai appelé un « *intertexte plurilogal* »¹¹), due à la diversité des sources énonciatives auxquelles on fait appel, contribue de plus à construire une représentation des objets

¹¹ Moirand, 2007a, pp. 81-88.

et des acteurs sociaux à partir des différentes désignations rencontrées, sans qu'on retienne leur origine énonciative. Assez proche de la rapidité des changements de plans à la télévision, ces changements d'énonciateurs suscitent en effet le même type d'interrogation : une lecture ordinaire (pas celles des chercheurs...) permet-elle de saisir cette diversité de lieux et de moments d'énonciation, voire d'énonciateurs ? Comment repérer le sens de mots ou d'énoncés ainsi décontextualisés et recontextualisés dans un genre différent du genre d'origine ?

Sans doute le traitement proposé par les médias vise justement à donner une représentation globale, et non pas descriptive, ni analytique, de l'événement, et la mémoire des discours antérieurs comme des discours qu'on imagine être ceux des destinataires dépend des individus, de leur positionnement, et surgit finalement davantage sous la forme d'une mémoire collective, que les médias contribuent à construire et à entretenir, que sous la forme d'une mémoire individualisée. Comme le dit P. Siblot¹², « *la dialogisation interdiscursive est inhérente à la catégorisation, et à l'expression d'un point de vue qu'implique toute actualisation lexicale* ». Or les catégorisations inhérentes à l'acte de nommer, liées aux expériences cumulées des individus sur le monde autant qu'aux discours qui les organisent, parce qu'elles participent aux représentations des objets et des acteurs qu'on désigne, contribuent également à construire l'événement.

BIBLIOGRAPHIE

BAKHTINE M., (Volochinov) (1929). *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Éditions de Minuit., 1977.

BOYER I., TURPIN B. (éds) (2008). *Jeunesse, médias et lien social*. Université de Cergy-Pontoise : Centre de recherche Textes et Francophonie.

BRES J., SIBLOT P., VERINE P. (éds) (2001). *Termes et concepts pour l'analyse du discours*. Paris : Champion.

¹² Siblot dans Bres, Siblot, Vérine, 2000, p. 86.

- CISLARU G. *et alii* (éds) (2007). *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- GROSSE E.U., SEIBOLD E. (1996). *Panorama de la presse française*. Berlin : Peter Lang.
- HALBWACHS M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel, 1997.
- MOIRAND S. (2007a). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France (réimpression 2008).
- MOIRAND S. (2007b). « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse » In : *CORELA*, revue en ligne : <http://edel.univ-poitiers.fr/corela>
- MOIRAND S. (2008, à paraître). « Le choc des discours dans la presse française : l'exemple des violences urbaines (automne 2005) et des manifestations étudiantes (hiver 2006) ». In : les actes du colloque de la *FATFA*, université d'Adelaide, Australie, et In : *Discurso y Sociedad*, revue en ligne,
- MOIRAND S. (2009, à paraître). « Représentations et usages du français dans la presse quotidienne nationale », conférence plénière au colloque international annuel de l'AFLS, Oxford, 3-5 septembre 2008.
- MORTUREUX M.-F. (1993). « Paradigmes désignationnels ». In : *SEMEN*, 9 (en ligne sur revues.org).
- SEARLE J.R. (1995). *The Construction of Social Reality*. New York : Free Press. Traduction française : (1998). *La construction de la réalité sociale*. Paris : Gallimard.
- SIBLOT P. (1997). « Nomination et production de sens : le praxème ». In : *Langages*, 127, pp. 38-55.
- TURPIN B. (2008). « Les jeunes et la banlieue dans le discours de la presse écrite » In : Boyer I. et Turpin B., *Jeunesse, Médias et lien social*, Université de Cergy-Pontoise, Centre de recherche textes et francophonie, pp.45-61.

On s'appuie sur un corpus constitué des mots qui désignent et caractérisent 'les jeunes', acteurs principaux de deux événements récents (la crise des banlieues de l'automne 2005 et la crise des universités de l'hiver 2006), pour montrer comment *l'acte de nommer* participe à la représentation des événements. On liste d'abord les différentes « façons de nommer » 'les jeunes' sur l'aire de deux doubles pages de quotidiens nationaux ; on dégage ensuite des corpus recueillis différents paradigmes de désignations, qui fonctionnent comme autant de catégorisations des jeunes acteurs impliqués dans ces deux événements. Le traitement d'un troisième événement à titre de vérification conduit à s'interroger sur les représentations discursives véhiculées par la circulation des nominations et sur le rôle de la mémoire (mémoire interdiscursive ou mémoire collective) dans la représentation des événements et des jeunes acteurs de ces événements

Mots-clés : *acte de nommer, dialogisme, événement, jeune, mémoire*

Moirand Sophie

EA Cediscor-Syled
Université Sorbonne nouvelle – Paris 3

46 rue Saint Jacques
75 005 Paris

sophie.moirand@univ-paris3.fr